

Zeitschrift: Schweizer Film = Film Suisse : officielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz

Herausgeber: Schweizer Film

Band: 9 (1944)

Heft: 5

Artikel: Un acteur qui est en même temps un éducateur : la personnalité de Spencer Tracy

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-732607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

projette en effet des reprises de valeur tous les jours de semaine à 17 heures.

Je tiens expressément, nous a déclaré M. Glass, son directeur, à donner dans ces cinq-à-sept des œuvres qui attirent un public particulier. Cela ne peut jamais être un très gros succès de recette, mais on couvre sans trop de peine les frais supplémentaires, et c'est l'essentiel. Je voudrais pouvoir projeter à cette occasion des films du genre « Citizen Kane », « Tobacco Road », etc. : vous voyez ce que j'entends. Des films discutés, qui amènent au cinéma un public un peu nouveau. D'ailleurs, nous remarquons des visages très nouveaux dans ce public des « cinq-à-sept ». Pour « Les Loups », ou surtout « Verts pâturages », qui dut être prolongé, nous avons eu des spectateurs inespérés. Et les étudiants fréquentent beaucoup ces séances. Elles attirent donc au cinéma — et par la suite aux films nouveaux également — un public encore peu familier des salles obscures, et elles permettent aux jeunes de voir des films datant de cinq ou dix ans ; de faire des comparaisons, d'apprécier mieux bien des choses. Pour cela déjà, dit avec raison le directeur du « Capitole », l'expérience méritait d'être faite.

Nous échangeons quelques idées sur les films qui vaudraient la peine d'être présentés en cinq-à-sept. Nous

évoquons « *La forêt pétrifiée* », une des premières bandes qui réunit Leslie Howard et Bette Davis — qui nous donnera un festival Leslie Howard ? — « *Peter Ibbetson* » d'étrange mémoire, « *Winterset* » d'Alfred Santell, et jusqu'à la « *Naissance d'une nation* » de Griffith, récemment montré à Bâle. Mais mon interlocuteur n'estime pas qu'on puisse remonter si loin : le public ne « marcherait » plus ; des bandes de ce genre ne peuvent intéresser que des spécialistes et des critiques, dit-il.

Il faut que le public pense aussi à la difficulté, voire à l'impossibilité d'obtenir certains films anciens, note M. Glass. Beaucoup ont été détruits, en Suisse ou à l'étranger. Allez chercher « *Le Congrès s'amuse* » en version originale ! Ou bien certaines bandes sont dans un état qui exige de l'opérateur des tours de force continus à chaque projection !

Pas moins : l'initiative est extrêmement intéressante ; aisément rentable pour le directeur, elle peut contribuer puissamment à former le goût du public, à attirer au cinéma certains milieux un peu distants. Le succès rapide des cinq-à-sept du Capitole lausannois encouragera, on veut l'espérer, d'autres salles de nos grandes cités suisses à organiser des séances du même genre. là ou elles n'existent pas encore. G. D.

Un acteur qui est en même temps un éducateur

La personnalité de Spencer Tracy.

Parmi des centaines de masques surgit brusquement un visage — un vrai. A-t-on oublié de le stéréotyper comme les autres ? Que fait donc cet homme au milieu des fantoches ? Est-il vraiment à sa place ou s'est-il égaré ?

Voyez-le évoluer avec une aisance souveraine, les mains dans les poches de veston, naturel et sain en plein royaume de l'artifice. Quel que soit le milieu où il se présente, il y paraît naturel ; on le sent chez lui, car il apporte lui-même en sa personne l'atmosphère qui lui est nécessaire. Il n'use d'aucun truc, d'aucun effet facile pour endormir le meilleur sens du spectateur et lui faire avaler n'importe quoi : il éveille au contraire ; il rend exigeant, sévère. Il tire de leur inconscience les gens auxquels il se montre. Son regard calme et tranquille fixe un moment nos yeux hagards, toujours à la recherche de sensations nouvelles. Il nous oblige à *voir* une fois pour de bon. A ce coup d'œil tout ensemble pénétrant et pitoyable, à cette lucidité qui est en même temps toute bonté, on reconnaît d'emblée cet infatigable chercheur d'âmes, ce pêcheur d'hommes qu'est Spencer Tracy.

Les producteurs le revêtent volontiers de la soutane du prêtre. Mais cet acteur qui n'a rien du comédien, n'a pas besoin de cette étiquette. Ce n'est pas l'habit qui fait le moine. En officier follement audacieux (dans *Passage du Nord-Ouest*), il témoigne de ce même sens de la fraternité humaine qui marque toutes ses créations. En reporter acharné (*Stanley & Livingstone*) il apporte au milieu de la brousse africaine une âme et une humanité vivantes. En détective de Scotland Yard (*Marie Galante*) il devient, sans prendre en rien les allures classiques du policier, l'avocat de toutes les créatures sans défense, aussitôt qu'il a reconnu leur innocence. Dans la lutte pour la vie la plus brutale (*La fièvre du pétrole*), en prospecteur passionné comme en boxeur de classe, il reste toujours celui qui com-

prend et qui pardonne, celui qui s'efface et renonce à son propre bonheur pour celui des autres.

Non, Spencer Tracy n'a pas besoin de la soutane pour faire valoir sa personnalité extraordinaire et sa compréhension, son amour des hommes. Elles transparaissent sous tous les vêtements, du veston de voyage et du costume de ville jusqu'à l'uniforme. Et ce magnifique gaillard n'a rien de spécifiquement américain. Dans chaque film, il finit toujours par dominer même d'autres personnages aux rôles plus importants. C'est que le spectateur se sent attiré vers lui par une sorte de parenté morale, par un contact immédiat d'homme à homme qui est indépendant de toute race et de tout langage. Il est, sous des formes diverses, ce que nous avons de meilleur en nous. Il *est*, il ne joue pas.

Voici sept ans que nous le « fréquentons » — ce mot qui serait ridicule pour d'autres paraît tout naturel en ce qui le concerne. C'est la vieille connaissance et presque l'ami personnel de millions de spectateurs répandus sur toute la surface du globe. Sa personnalité s'est imposée dès son premier grand film (*San Francisco*) ; elle est restée dès lors au premier plan, sans la moindre éclipse.

Dans des films plus anciens — comme *Mannequin*, où il paraissait aux côtés de Joan Crawford, on remarquait déjà sa nonchalance sympathique, son allure négligée avec ses cheveux dans le cou, et surtout ses yeux pénétrants — très rapprochés, si l'on y prend garde — qui fouillent jusqu'à la conscience sans avoir l'air d'y toucher. Et sa voix métallique, qui prend soudain une portée et une résonance surprenantes dans les moments graves. On sentait alors déjà chez lui cette résignation décidée qui surmonte malgré tout au dernier moment la faiblesse véritable. Une patience inépuisable transforme chez lui les défaites apparentes en victoires intérieures : c'est l'aventure même qu'il vécut dans « *I Take This Woman* » (La femme de l'année) avec Hedy Lamarr. Un idéaliste, pour lequel la cause en jeu

Pour couper court à certains bruits, la S. A. d'exploitation de films sonores, Films RKO, confirme qu'elle continue seule la distribution des productions Walt Disney, films de long et de court métrage, à l'exception du film «spécial» «La victoire par la force aérienne». Toutes les productions Walt Disney - y compris le prochain film de long métrage «Les trois caballeros» et la 7^e et la 8^e série des courts sujets - sont donc distribuées en Suisse par la S. A. d'exploitation de films sonores - Genève.

compte davantage que la réussite ou le bonheur personnels. Un gaillard aussi particulier reste à son poste, même si ses désirs personnels restent inassouvis.

Parmi les vedettes d'Hollywood, le meilleur acteur de langue anglaise — il reçut ce titre en 1937 déjà — reste une exception presque unique. Il ne semble pas savoir ce qu'est la pose, ni le besoin de se faire valoir. «Technique du jeu», «sens de l'expression» signifient tout simplement pour Spencer Tracy «honnêteté et vérité». Il remplace la beauté par la vérité, la puissance apparente par la force intérieure. Il n'a pas besoin de jouer les costauds: il est un homme; il ne le prouve pas par des gestes ou des attitudes, mais par toute sa manière d'être. Dans toute la galerie de personnages qui lui doivent la vie, on ne trouverait aucun type falot ou douteux. Et l'on sent d'autant mieux chez lui les sentiments vrais et profonds, qu'il les manifeste peu et cherche plutôt à les dissimuler. Une ombre légère dans le regard, perceptible seulement pour l'observateur attentif; un geste à peine esquissé... nous savons à quoi nous en tenir.

Spencer Tracy paraît condamné à s'en aller toujours les mains vides. Il ne perd pas contenance pour autant. Sa dignité reste toujours entière, cette dignité qui le caractérise à chaque instant. Il s'en va, le caractère intact, en homme habitué à supporter lui-même les coups du sort plutôt que de s'en plaindre à d'autres. Bien que les natures sensibles soient les caractères qui conviennent le mieux à son inépuisable humanité, il a prouvé au cours de sa carrière que ses capacités d'acteur n'ont rien d'étroitement limité. Il peut être aussi bien le prospecteur au flair aiguisé (*La fièvre du pétrole*), le gaillard capable de répliquer en face à une bande de gangsters et qui ne se laisse pas intimider

(*Big Town*), le prolétaire révolté (*Dante's Inferno*). Dans *Dr. Jeckyll & Mr. Hyde*, il a réalisé un tour de force prodigieux, réunissant en un seul être ce qu'il y a de meilleur et de plus bestial dans l'âme humaine, homme et démon tout ensemble, et pour chacune de ces incarnations, il avait trouvé le ton juste, sans fausse note ni exagération.

Remarquons-le à ce propos: Spencer Tracy utilise en virtuose les possibilités du film sonore, les effets que permet le microphone. Son discours devant les grands propriétaires de journaux dans *Stanley & Livingstone* était une merveille de rythme vocal, de force persuasive soigneusement dosée, mais sans le moindre pathos. Et cette autorité innée reste égale devant les rebelles les plus difficiles peut-être: la jeunesse abandonnée des grandes villes. Le père Flanagan finit — non pas par mater, car ce n'est pas de cela qu'il s'agit — mais par révéler à eux-mêmes les plus redoutables jeunes voyous. Personne n'a pu oublier «*La cité des gosses*». Là encore, ce n'était pas l'habit qui en imposait, mais le sourire compréhensif, la compréhension, la confiance témoignée. Et ce Pestalozzi de l'écran ne faisait pas seulement la conquête des adolescents les plus rénitents, mais aussi celle des grandes personnes dites raisonnables, et que mettaient au désespoir sa candeur et son innocence naïve en matière financière et administrative!

Ce même décalage d'avec la vie quotidienne, si fréquent chez les grands esprits, a fait de son *Edison* le sommet d'une carrière admirable. Le génie de la technique est devenu là le principe d'une humanité renouvelée. Il a voulu témoigner ainsi qu'au siècle même de la machine, il est toujours possible d'être un homme.

« Puissent les rouages de la machine n'être pas abandonnés à leur propre élan, mais que leur force soit toujours utilisée pour l'amélioration de l'humanité ». C'est ainsi que l'illustre vieillard incarné par Tracy prenait congé des spectateurs — et personne n'aurait pu douter de sa sincérité. La lumière si péniblement

obtenue dans la première ampoule électrique d'Edison, et l'éclat même des plus puissants projecteurs modernes qui lui ont succédé, ne sont rien en regard de la lumière intérieure, jaillie du plus profond de l'âme, et qui nous illumine à chaque apparition nouvelle de Spencer Tracy. P.

Un nouveau film suisse . . .

On vient de donner à Oron le premier tour de manivelle d'une nouvelle production suisse : « *Le Castel d'Oron* ». La réalisation de ce documentaire historique a été confiée au cinéaste lausannois Paul Faesi qui assume également le rôle d'opérateur. Le clou principal de ce film sera la visite du Duc de Savoie au sire d'Oron, châtelain d'alors (1533), visite qui donna lieu à de grandes manifestations, danses, cortèges, farandoles etc. La figuration comprendra près de 150 personnes. Il est heureux de constater que malgré les temps difficiles que nous traversons le cinéma suisse continue à produire.

Voici en quelques mots le scénario qui ne manque certes pas d'originalité. Dans la campagne fleurie, une école est en prome-

nade on chante, ont rit... on est heureux... soudain au détour d'un chemin surgira la masse imposante du château d'Oron, toutes les petites mains des élèves montrent le château, cependant que fusent des oh ! et des ah ! Le maître d'école profite de l'occasion qui lui est donnée pour raconter l'histoire du château d'Oron depuis sa construction à nos jours, sans oublier les coutumes d'alors (dîme, réceptions) et sa belle légende de la dame verte ainsi que les histoires de salle de tortures. Cet ainsi que le scénario de Monsieur Faesi fera revivre à l'écran les différentes époques du Castel d'Oron. Le public attend avec impatience la présentation de cette nouvelle production pour laquelle nous souhaitons pleine réussite. Kawu.

Nouvelles de Suisse

Interdiction de filmer les fêtes de lutte!

Dans sa dernière séance, le comité de la Fédération suisse des lutteurs a discuté le fait de savoir si l'autorisation de prendre des vues cinématographiques devait être accordée pour les prochaines journées de lutte. La majorité s'y est opposée. Une décision définitive ne sera prise que par la prochaine assemblée des délégués. C'est du moins ce qu'on peut lire dans le « Zofinger Tagblatt ».

Un court-métrage suisse :

« Front à 4000 mètres »

Sous la direction de l'officier alpin d'une brigade de montagne romande, l'excellent cinéaste qu'est l'app. André Roch, bien connu par ses livres, ses photographies, ses expéditions, vient de tourner un film captivant dans le cadre magnifique de nos Hautes-Alpes.

Ce film ne veut pas illustrer seulement le côté pittoresque, spectaculaire, de l'alpinisme militaire. Il insiste également sur

la valeur morale des soldats, sur l'effort immense qui est exigé de chacun dans ces troupes d'élite, sur la capacité de sacrifice qui peut être demandée à tout moment.

Présenté à Lausanne vers le milieu de novembre, ce film s'est fait remarquer par sa photo remarquable et par des effets étonnants obtenus par la prise de vue en haute montagne pour noter le temps qui se gâte : il est marqué par des ombres mouvantes sur la neige dont l'effet est surprenant. Ailleurs, on assiste à des scènes de varappe vertigineuses, à d'audacieuses descentes à ski, à des chutes de pierre et de neige qui mettent en danger la vie des camarades. L'action principale est précisément la tâche d'une patrouille partie au secours de deux soldats en détresse, et qui surmonte toutes les difficultés pour les sauver.

Cette bande simple et vraie mérite d'être vue ; des représentations auront lieu en Suisse romande au profit du fonds de secours de la brigade pour les soldats accidentés en haute montagne.

Un film sur Henri Pestalozzi

Le manuscrit du film national Henri Pestalozzi a été examiné et approuvé en première lecture par une commission présidée sur le Dr Kleinert à Berne. Cette commission se compose de connaisseurs de notre grand pédagogue.

Ce film sera prêt pour la saison 1944.

La production britannique de films décentralisée

Les « Informations sur le commerce extérieur » donnent quelques renseignements intéressants sur les interventions faites par l'industrie de film britannique auprès de M. Hugh Dalton, président du Board of Trade, à propos du contrôle à effectuer sur les concentrations qui s'opèrent dans le cinéma britannique. Il semble que le gouvernement soit nettement opposé à ce que l'industrie du film, et en particulier la production, soient par trop concentrés. Selon les « Financial News », le gouvernement s'opposera sans hésiter aux tentatives de renforcer encore le demi-monopole de fait qui règne dans cette branche.

Depuis un certain temps déjà, cette concentration toujours plus poussée soulevait

quelques inquiétudes, en particulier celle qu'opère le groupe Rank, qui réunit presque tous les studios et le personnel spécialisé. A l'heure actuelle, six des huit grands studios britanniques seraient aux mains de ce groupe. Dans les milieux du cinéma, on craint que les deux grands trusts verticaux de la branche, le groupe Rank et l'« Associated British Picture » s'allient à leur tour. On entrevoit les possibilités suivantes : 1. le gouvernement pourrait-il déclarer peu souhaitable une concentration plus poussée, ou l'empêcher complètement ? 2. Le groupe Rank pourrait-il être amené à céder certaines de ses possibilités de production, afin qu'elles puissent être utilisées par des producteurs indépendants ? 3. Le gou-

vernement pourrait-il intervenir directement, en reprenant à son compte tous les studios — dont le nombre est fortement réduit par les exigences de la production de guerre — ou au moins quelques-uns d'entre eux, et en les louant à des producteurs libres. Bien des spécialistes estiment que cette intervention directe est le seul moyen d'assurer aux producteurs libres de talent une chance de créer des films, et d'assurer à l'Angleterre un prestige maximum et une puissance de propagande filmée complète, par l'emploi de toutes les forces créatrices disponibles dans ce secteur. Si l'on ne prend pas des mesures énergiques, on peut prévoir aisément que les studios encore libres passeront après la guerre sous le contrôle des groupes déjà les plus puissants financièrement.

Le groupe Rank comprend les sociétés suivantes : « Gaumont British Picture Corporation », « Odeon Theatres », « Provincial Cinematograph Theatres », « General Cor-